

Eleken TRASKI

Le point noir

Nouvelle



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 09-10-2007

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Cette malheureuse histoire a commencé comme commencent beaucoup de légendes. Par un drame. Ce matin-là, un télégramme est venu m'apporter la sombre nouvelle. Ma mère, que sa santé fragile contraignait depuis de nombreux mois à l'isolement, était morte dans la nuit du huit, peu avant l'aube. Je pris immédiatement mes dispositions pour quitter Londres où je m'étais expatrié depuis quelques années pour des raisons d'affaire et fis valoir un congé sans solde auprès de mon employeur pour une durée indéterminée. Le surlendemain, je pris un bateau en direction du Havre. Je n'avais pas de femme, pas d'enfant, pas de domestique ni d'animaux, alors je fermais simplement les volets et les portes de ma maison en banlieue et m'en allais. Les plantes, que je possédais, mourraient mais j'en faisais bien peu de cas.

Du Havre je rejoignis la capitale, dont j'avais toujours trouvé qu'il y manquait l'assurance londonienne, où j'y pris un train qui me mena à Dijon. Là-bas je m'embarquai dans un antique wagon, qui rivalisait de confort avec un vieux tonneau de vin - dont il semblait par ailleurs inspiré - et qui toussa jusqu'à Lyon. Je rejoignis ensuite difficilement Valence, avant de finalement arriver, trois jours pleins après mon départ de Londres, à l'ancienne ville de Crest, où se trouvait la résidence familiale abandonnée dont ma mère avait été la dernière occupante. Je n'avais jamais connu mon père, il était mort durant la guerre alors que j'étais encore un bébé et ma mère n'en avait jamais trop parlé qu'à contre coeur et par phrases courtes et obscures. Cette maison, où j'avais grandi, se trouvait un peu à l'écart de la ville, à faible distance de l'ancienne tour qui fut jadis une prison des plus horribles, et elle m'apparut tristement grise sous le ciel morne de cette journée. Je la trouvais cependant encore habitée par la vieille bonne de ma mère qui fût autrefois ma gouvernante lorsque que j'étais enfant. J'avais toujours éprouvé pour elle une certaine affection. Perdu au milieu d'une mère froide, d'un père mort et d'un grand-père violent, j'avais pour cette vieille dame l'affection que je n'arrivais pas à donner à ma mère. Je fus donc heureux de retrouver dès mon arrivée ce visage familier et bien veillant.

« Bonjour, madame Missou. Je suis content que vous soyez là. Votre présence m'aidera sans nul doute à traverser l'épreuve familiale qui me frappe aujourd'hui.

- Merci, monsieur, je ferai mon maximum pour que votre séjour ici vous soit supportable.

- Allons, madame Missou, vous me connaissez depuis que je suis un enfant. Appelez-moi donc par mon prénom.

- Si je puis objecter monsieur, vous êtes désormais mon employeur, et malgré les heureux souvenirs que j'ai de vous enfant, je préférerais vous traiter avec le respect que je vous dois, »

me répondit-elle avec douceur mais avec suffisamment de fermeté pour me

faire comprendre que cette discussion était close. Je changeai de sujet :

« Avez-vous préparé la chambre d'amis pour moi ?

- Bien sûr, monsieur. Un repas chaud vous attend également.

- Et bien dans ce cas, je vais monter mes affaires à l'étage.

Vous pouvez dresser la table, je redescends immédiatement, »

répondis-je en souriant. Madame eut un bref hochement de tête et s'en retourna sans un mot.

Ce soir-là, je mangeai vite et en silence, seul face au vide de la chaise qu'aurait dû occuper ma mère. Ce fut une étrange sensation que cette tristesse qui me parcourut alors, cette gêne ressentie à me voir seul à cette table où je ne m'étais pas assis depuis des années, alors que, chez moi, je mangeais toujours seul sans que cela éveille en moi le moindre sentiment d'inquiétude.

Cette nuit, je dormis d'un sommeil agité mais, à posteriori, je dirai que c'est la dernière vraie nuit de sommeil que je connus.

L'enterrement eut lieu le lendemain en fin de matinée. La cérémonie fut brève. Ma mère ne voulait pas d'enterrement religieux, ce qui m'évita l'église. J'assistai seulement à la mise en terre. Bien que temps fût gris, la pluie ne vint pas. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Une vieille dame qui livrait et s'occupait du linge de ma mère. Son médecin, Mme Missou et un autre vieillard dont j'ignorais tout et dont la présence n'éveilla en moi aucune question. Je n'appartenais pas à leur monde et eux n'appartenaient pas au mien. Plus vite j'aurais accompli les formalités, plus vite je quitterais ce pays d'arriérés.

De retour à la maison, je m'enfermai dans l'ancien bureau de ma mère afin d'y rédiger une correspondance avec Londres afin d'informer mes collaborateurs sur l'évolution de ma situation. Je cherchais une feuille pour écrire et je m'aperçus que le tiroir haut du bureau en chêne était verrouillé. Intrigué et peut-être mu soit par la dépression du deuil, soit par la faiblesse naturelle de ma patience, je pris un couteau décoratif et fis sauter le verrou. Une fois ouvert, j'oubliai immédiatement mon projet de lettre. J'avais découvert, dissimulé dans ce tiroir, ce qui semblait être une lettre de ma mère. Je ne vous la rapporterai pas dans son entier car la majeure partie n'en apparaît que comme délire de vieille femme, excuses et paroles affectives à mon égard, chose qui, vous en conviendriez si vous aviez connu la froideur de ma mère, me surprit au plus haut point. Je confesse n'en avoir pas nourri une grande poussée d'affection pour la défunte qui restait malgré tout, majoritairement une inconnue, voir une énigme, dans mon existence. Bref, pour en revenir à cette lettre, je ne vous rapporterai que la fin dont tout ce qui précède ne semblait n'être qu'une introduction.

Mon fils, sache que les questions que tu te poses sur moi comme celles que

tu n'aurais jamais osé te poser trouvent leurs réponses dans l'une des cellules de la tour qui domine notre demeure. Au fond du couloir- nord, celui qui mène aux plus profondes et aux plus étroites cellules. Derrière une pierre qui porte la Marque. Ce que tu trouveras là-bas, détruis-le ou utilise-le.

De ton choix, tu es maître.

J'avoue que j'ignorais totalement de quelle marque parlait ma mère pas plus que je ne savais à quelles questions elle faisait référence. J'avoue aussi avoir toujours été troublé par ma famille, avoir toujours craint tous les mystères qui entouraient ma mère, mon grand-père et ce père que je n'avais jamais connu. Je regardai par la fenêtre, la soirée n'était pas encore trop avancée. Je décidai donc d'entreprendre une rapide expédition vers la tour, que je connaissais bien pour y avoir joué en cachette quelquefois, lorsque j'étais enfant. Armé d'un sac à dos contenant quelques outils, une barre de fer ainsi qu'une lampe-tempête, je partis à travers la forêt vers cette ancienne bâtisse qui, semblait-il, renfermait plus de mystères que je ne l'imaginai. Pénétrer dans la tour était vraiment très facile. La ville n'avait pas d'intérêt dans l'ancienne prison et n'avait par conséquent pas vu celui d'en protéger l'accès. Ma seule crainte était d'y rencontrer quelques vagabonds que le mauvais vin dont ils se seraient imbibés rendrait agressifs. Cependant, le risque était faible, l'obscurité de ces murs n'attirant pas, au demeurant, d'éventuels locataires. Je sortis ma lampe de mon sac, l'allumai avec les allumettes que j'avais spécialement amenées à cet effet et m'engageai dans l'obscurité.

Eleken TRASKI

Né dans un coin perdu de France, élevé dans un désert appelé Diois, la ferme de ses parents, entre les divers travaux, a donné à Eleken l'opportunité de marcher au soleil, d'écouter les oiseaux et de rire de la caresse du vent. C'est dans ce milieu qu'il a commencé à dessiner, puis à écrire. Grand fan de science-fiction, d'horreur et de thriller, il le retranscrit au sein de ses écrits, rarement achevés, et de son univers souvent peuplé de monstres - et de malades mentaux - sous une couleur triste et dérangeante.

Le point noir

Après le décès de sa mère, le narrateur découvre avec surprise que cette femme, si froide avec lui alors qu'elle vivait, lui a laissé une lettre sibylline et pleine d'angoisse. Elle l'y invite à se rendre dans une tour du domaine familial et d'y rechercher un objet qui, selon elle, le placera en face d'un choix terrible. Poussé par une curiosité qu'il finira par maudire, il suit les instructions données et ramène de son expédition un curieux volume où se trouve relatée la partie occulte de l'histoire de sa famille. De cauchemar en cauchemar, le héros voit des marques inquiétantes apparaître sur son corps et sa raison sombrer peu à peu ... Mais devient-il vraiment fou ? L'histoire contée dans le mystérieux journal se fonde-t-elle sur une réalité, si atroce soit-elle, ou bien n'est-elle que pur délire ? ...